



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Le succès de *Clarisse Harlowe* au Gymnase, et la grâce que déploie M^{lle} Rose Chéri dans le rôle difficile de l'héroïne, ne peuvent manquer de faire adopter, dans ce moment (la mode est la consécration obligée de ces grands succès), les longues robes en mousseline blanche par les jeunes femmes. Effectivement, rien de plus gracieux, de plus poétique même, que ces flots de mousseline ample et traînante, retenus à la ceinture par un ruban, et qui sont, dans leur simplicité même, le chef-d'œuvre de l'art. Puis, quand nos grandes faiseuses se seront emparées de ce costume, elles l'embelliront encore par leur génie à jeter là une broderie, ici un bout de dentelle, et à composer un ensemble de salon d'été. La robe de satin perlé que la victime de *Lovelace* porte dans le premier

acte, sera de bon goût pour l'hiver. Copiée avec exactitude sur les costumes du temps, le corsage a le dos en pointe très-longue, ce qui avantage singulièrement la taille. Les cheveux sont ceints par un ruban noué de côté, coiffure de jeune fille qui accompagne bien les boucles à l'anglaise. Au reste, c'est sur le théâtre même qu'il faut chercher les innovations de toilette, et non dans la salle, car les quelques Parisiennes qui restent à Paris, ou les étrangers qui n'y sont que de passage, font peu de frais. L'élégance et la recherche se sont réfugiées aux eaux, et c'est là pour les heureuses résidences que nos grandes maisons de modes semblent réserver leurs plus charmantes créations. Ainsi, ces jours derniers, M^{lles} Romain¹ ont expédié à Bade-Baden les plus

¹ Rue de la Chaussée-d'Antin, 18.



ravissants chapeaux. Il y en avait en crêpe et tulle rose et blanc, ornés de velours marron et gros-vert, contraste d'étoffe et de couleur très-piquant. Des pailles de riz, coupées par du crêpe brodé en paille et la plume nuancée blanc et paille. — Des capotes du matin en poul de soie avec rubans sans nœuds, mais une haute dentelle autour de la passe formant voilette; et des chapeaux tout en tulle bouillonné mêlé à de la dentelle; toutes choses charmantes enfin, fraîches, nouvelles, coquettes à faire tourner les jolies têtes auxquelles elles sont destinées, et qui, auparavant, en ont fait tourner bien d'autres.

Les robes de soie brochées à larges raies sont en faveur avec les volants, qui, coupés en biais dans cette sorte d'étoffe, sont d'un aspect original, ainsi que les manches longues et justes, taillées en biais. La jupe fermée sur le devant, de manière à ce que les raies soient séparées par la largeur de trois doigts, sur laquelle on pose une passementerie faite exprès par Sorré-Delisle¹. Cette passementerie est disposée de manière à accompagner aussi le corsage, ce qui est très-joli pour second négligé. Sorré-Delisle fait aussi des passementeries blanches qu'on pose sur des mantelets de mousseline et de barège blanc. D'autres, à glands, ornent les écharpes-visites en poul de soie, toujours de couleurs tendres et claires. Les barèges très-foncés unis sont de mise pour les jeunes filles; et dans ce cas, on n'y met pas de volants, mais de très-larges plis bordés d'un effilé, et une pèlerine très-longue derrière et sur les épaules, qui se croise devant dans la ceinture, garnie de faux plis bordés également d'effilés.

— Les chapeaux exceptionnels de M^{me} Séguin² ont un succès fou. Toutes les femmes qui se parent de ses belles pailles si bien ornées, de ses chapeaux chefs-d'œuvre de bon goût et si bien relevés par une plume de prix, ou une fleur fine et belle, veulent avoir une de ces petites capotes au prix si extraordinaire de 8 francs; la forme en est si gracieuse, le mécanisme si commode, et l'étoffe si fraîche, qu'il suffit de jeter dessus un beau voile pour la porter avec toute espèce de toilette du matin. C'est un grand

pas que M^{me} Séguin a fait faire à l'industrie par le perfectionnement de ses chapeaux mécaniques, et un service rendu aussi à sa nombreuse clientèle en l'appliquant à toute espèce de coiffure riche ou très-simple.

— Il semblerait que les imitations de dentelle doivent faire tort à celles véritables. Heureusement, il n'en est rien, et on peut s'en convaincre en voyant l'activité qui règne dans les ateliers de Violard³, et les nombreuses commandes qui lui sont expédiées chaque jour. Quoi donc pourrait remplacer et imiter ces belles malines que nous voyons autour des cannezouts qu'on ajoute aux robes d'été, ainsi qu'aux mantelets de mousseline? ces précieuses valenciennes qui font du peignoir en simple jaconas une robe de grand prix, et les applications de Bruxelles sur des berthes ou des voilettes? Indépendamment de la valeur intrinsèque de ces dentelles, elles sont d'autant plus préférées, qu'elles seynt mille fois mieux que les fausses. Le réseau en est plus clair, plus léger, sans compter qu'il est plus durable et peut subir toutes les réparations qu'entraînent les accidents. Il en est de même pour la dentelle noire, à laquelle on revient plus que jamais. Beaucoup de robes de soie rose-lilas et même blanches se garnissent avec des volants, et l'on complète cette toilette originale par le châle 7/4 en dentelle noire. Violard en a de magnifiques par la richesse et la disposition de leurs dessins, ainsi que les grands voiles que toute femme distinguée doit porter le matin pour se rendre au bain. Ce voile est un signe de bon goût et d'habitudes aristocratiques.

PLANCHE DE PATRONS.

Redowa, espèce de pardessus pour petite fille de cinq à six ans. On la fait généralement en taffetas de couleur foncée ou noire; le bord est brodé en soutache, ou garni de passementerie, ou bien encore d'une garniture à la vieille. On en fait aussi beaucoup, pour la campagne, en coutil ou en nankin. La manche est froncée à la saignée.

Pèlerine ronde, fermée sur le devant, ayant une couture sur chaque épaule. Elles sont presque toutes en mousseline brodée au crochet (les petits dessins sont préférables), garnies de deux rangs de garnitures pareilles, festonnées au bord; le col est droit, monté sur un poignet et garni également de la même garniture, mais beaucoup moins haute.

Différents dessins de festons, pour garnitures.

¹ Place de la Bourse. — ² Rue Neuve des Capucines, 5.

³ Rue Choiseul, 2 bis.

Chemisette brodée au plumetis.
Entre-deux pour chemisette, etc.
Col droit brodé au plumetis et points à jour.
Coin de mouchoir brodé au crochet ou au point de chaînette.

Les patrons sont de l'Industrie Parisienne, rue Louis-le-Grand, 35.

Les dessins, de M. Deroy, rue Saint-Thomas du Louvres, 42.

ENSEMBLES DE TOILETTES DE VILLE.

Robe de taffetas mille nuances, le bleu et l'orange dominant, garnies de cinq rangs d'effilé royal, relevé de distance en distance par un ornement de passementerie; corsage décolleté, plat, avec double rabat bordé d'effilés; fichu *mercédès* de M^{me} Payan; châle de dentelle noire de Violard, chapeau de crêpe rose à bouillonné de tulle avec une plume saule et une haute angleterre entourant la passe pour former voilette. — Une robe de taffetas nuancée gris sur blanc avec cinq volants bordés chacun d'un galon assorti; le corsage montant et ouvert devant, laissant voir la guimpe brodée; le mantelet en dentelle blanche doublée de rose; chapeau de dentelle avec une branche d'églantine. — Robe en foulard à dessins écossais lilas et blanc, garnie en tablier par un revers en étoffe et effilé, séparé par des choux de rubans de taffetas; chapeau en paille dentelle doublé de crêpe et orné d'un bouquet printanier. — Robe de taffetas bleu Japon avec des bouillonnés en bas de la jupe jusqu'à la hauteur du genou; corsage demi-ouvert avec bouillonnés imitant la berthe. — Sous-manches à bouillon, mantelet de taffetas pareil; chapeau en paille de riz avec un gros chou en ruban de chaque côté, et tulle bouillonné sous la passe.

Toilette de petite fille. Pantalon descendant au genou, garni en mousseline brodée; robe de taffetas rose avec revers soutachés; corsage plat à rabat soutaché aussi; manches courtes et manches longues en mousseline brodée au crochet ainsi que le mantelet; chapeau de paille très-évasé avec guirlande de bleuets. — Robe de mousseline avec entre-deux formant tablier et tournant sur le jupon; corsage plat et carré; guimpe plissée; mantelet de taffetas changeant à pans noués derrière. — Chapeau de paille de l'Inde, orné d'un large ruban, et choux sur les brides.

Pour petit garçon. Pantalon blanc, chausettes écossaises et brodequins de coutil boutonnés; blouse de taffetas noir doublé, boutonnée sur le côté par des boutons en marcasite; manches larges jusqu'au coude; la chemisette plissée ainsi que les manches.

L'ÉVENTAIL EN JUSTICE.

Nous avons si souvent parlé des éventails de Duvelleroy¹ comme d'une des élégances les plus appréciées de la mode et des femmes, nous les avons tant de fois admirés dans les corbeilles les plus splendides, les mains les plus aristocratiques et les plus belles, qu'il nous semble piquant de raconter aujourd'hui comment cette gracieuse coquetterie toute habituée aux fêtes, aux parures, aux brillantes galantries des salons, vient d'apparaître dernièrement sous une *juridiction criminelle*.

Peu initiés à ce genre de récit, nous l'emprunterons aux colonnes consacrées aux annales du droit.

L'histoire de l'éventail Duvelleroy est véritablement tout une Odyssée.

La Picardie était, avant Duvelleroy, le pays classique de l'éventail. Des villages entiers s'occupaient de sa fabrication. Sept ouvriers devaient successivement passer sur chacune de ces parties du bois de l'éventail que l'on appelle du nom de *brins*. Chacun de ces brins était scié à la main et un à un, puis découpé un à un, puis poli un à un, etc... Le voulait-on avec des jours? chacun de ces jours se faisait successivement de la même manière, en perçant un trou au poinçon, et en faisant opérer la lime patiente dans le trou que le poinçon venait de faire. C'était à n'en plus finir; l'éventail le plus commun était presque un objet d'art, et le bois le plus simple coûtait 2 francs.

Duvelleroy est venu : il a fait scier à la mécanique le bois en longues planches, il a soumis ces planches à l'action d'un découpoir ou emporte-pièce dont le couteau a toutes les formes voulues, depuis le brin simple comme le brin à jour comme une guipure, ou chargé de lithographies, et un seul ouvrier, usant de cette machine comme d'une presse à main, en fait tomber, avec

¹ Passage des Panoramas.

une désespérante perfection, des centaines de brins d'éventail par heure, et des milliers par jour, au prix de vente de 25 centimes. Aussi s'est-on révolté en Picardie contre ce procédé économique, funeste aux ouvriers et aux Chinois, dont il écrase les produits sur tous les marchés de l'Europe. M. le préfet de l'Oise a été contraint d'apaiser l'émeute des ouvriers picards, chez lesquels s'est élevée cette rancune aveugle qui ne conçoit pas tout ce que l'ouvrier a à gagner en définitive dans ces admirables inventions qui, si elles déplacent chaque jour l'industrie, tendent à lui donner un si magnifique développement.

L'émeute de quelques fabricants obscurs a coïncidé avec celle des ouvriers, et pendant que la plupart des confrères de Duvelleroy reconnaissent loyalement la nouveauté de son système, il avait à réprimer la contrefaçon pratiquée par un sieur Grandmaison et par trois de ses ouvriers, les sieur et dame Petit et Aubert. Trois fois Duvelleroy l'emporte, et de là des jugements, des condamnations, des appels dont nous ne rapportons pas les longs détails judiciaires. En résultat, la contrefaçon n'a pas été assez *légalement* constatée, mais si, par-devant les tribunaux, M. Duvelleroy n'a pas obtenu un entier gain de cause, il n'en est pas moins certain que toute supériorité, tout avantage et toute honorable admiration lui sont obtenus plus que jamais dans ce monde de délicates recherches et de hautes distinctions, où seul l'éventail est admis et où il aura toujours la plus réelle prépondérance quand il sera reconnu *éventail de Duvelleroy*, c'est-à-dire l'éventail à la mode.

LA MUSIQUE DANS LA CAMPAGNE DE ROME.

(Extrait de l'*Album d'un voyageur*.)

Les habitants des montagnes romaines ignorent tout ce qui est art, mais au moins m'ont-ils laissé d'agréables souvenirs de leurs chants agrestes.

Je fus réveillé une nuit à Subiaco par la plus singulière sérénade que j'eusse encore entendue. Un *ragazzo* criait de toute sa force une chanson d'amour sous les fenêtres de sa *ragazza*, avec accompagnement d'une énorme mandoline, d'une musette et d'un

petit instrument de fer de la nature du triangle, qu'ils appellent dans le pays *stimbalo*.

Son chant ou plutôt son cri consistait en trois ou quatre notes d'une progression descendante, et se terminait, en remontant, par un long gémissement, de la note sensible à la tonique.

La musette, la mandoline et le *stimbalo*, sur un mouvement de valse non interrompu, bruisaient deux accords en succession régulière et uniforme, dont l'harmonie remplissait les instants de silence placés par le chanteur entre chacun de ses couplets; puis, suivant son caprice, celui-ci repartait à plein gosier, sans s'inquiéter si le son qu'il attaquait si bravement discordait ou non avec l'harmonie frappée dans le moment par les accompagnateurs, et sans que ceux-ci s'en inquiétassent davantage. On eût dit qu'il chantait au bruit de la mer ou d'une cascade.

Malgré la rusticité de ce concert, je ne puis dire combien je fus agréablement affecté. L'éloignement et les cloisons que le son devait traverser pour venir jusqu'à moi, en affaiblissant les discordances, adoucissaient les rudes éclats de cette voix montagnarde.

Peu à peu la monotone succession de ces petits couplets, terminés si douloureusement, me plongea dans une espèce de demi-sommeil plein d'agréables rêveries; et quand le galant *ragazzo*, n'ayant plus rien à dire à sa belle, eut mis fin à sa mélodie, il me sembla qu'il me manquait tout à coup quelque chose d'essentiel. J'écoutais toujours : mes idées flottaient si douces sur ce bruit, auquel elles s'étaient amoureusement unies!

Il y a encore dans les Etats romains une coutume musicale que je penche fort à regarder comme un reste de l'antiquité. Je veux parler des *piferari*.

On appelle ainsi des musiciens ambulants qui, aux approches de Noël, descendent des montagnes par groupes de quatre ou cinq, et viennent, armés de musettes et de piferi (espèce de hautbois), donner de pieux concerts devant les images de la Madone.

J'ai passé des heures entières à les contempler, la tête légèrement penchée sur l'épaule, les yeux brillants de la foi la plus vive, presque aussi immobiles que l'image qu'ils adoraient.



15 Aout 1846.

2204.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux de M^{me} Marie Seguin. Kazawick et ensemble de toilette de M^{me} Camille. Gants
 Mayer. Mouchoir Chapron. Parfums Guerlain.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.

Ayuntamiento de Madrid

La musette, secondée d'un grand pifero soufflant la basse, fait une harmonie de deux ou trois notes, sur laquelle un double pifero de moyenne longueur exécute la mélodie; puis, au-dessus de tout cela, deux petits piferi très-courts tremblotent les cadences, et inondent la rustique chanson d'une pluie d'ornements.

Après de gais et réjouissants refrains fort longtemps répétés, une prière lente, grave, d'une onction toute patriarcale, remplie de l'expression la plus vraie, vient terminer la naïve symphonie. De près, le son est si fort qu'on peut à peine le supporter; mais à un certain éloignement, cet étrange orchestre produit un effet délicieux, touchant, poétique, auquel les personnes même les moins susceptibles de pareilles impressions ne peuvent rester insensibles.

Petite histoire des Théâtres de Paris.

(SUITE.)

VARIÉTÉS.

Il existait en 1789, sur l'emplacement du théâtre du Palais-Royal, une petite salle de spectacle, que l'on nommait *les Beaujolais*, et où figuraient des comédiens de bois. M^{lle} Montansier l'acheta à cette époque au sieur Delomel, y fit faire des travaux par un architecte nommé Louis, et agrandit la scène de manière à ce qu'on pût y jouer la comédie, la tragédie et l'opéra.

En 1793, ce théâtre prit le nom de Théâtre de la Montagne; il prit celui des Variétés en 1795. Trois ans après, Brunet débuta chez M^{lle} Montansier. Il y fixa tout à coup la vogue en changeant le genre du théâtre. Le foyer Montansier, où se réunissaient les femmes les plus élégantes de Paris, devint à la mode. Sur la scène brillèrent successivement, à côté de Brunet, Tiercelin, Crétu, Foignet, Bosquier-Gavaudan, Dubois, Cazot, Duval, M^{mes} Caroline Granger, Elomire, Flore, Drouville, Mangozzi, Baroyer, etc. C'était le bon temps des *Jocrisses* et des *Cadet-Roussel*.

En 1807, sur la réclamation du Théâtre-Français et de l'Opéra-Comique, les Variétés se virent forcées d'abandonner le Palais-Royal, et de se réfugier au théâtre de la

Cité, en attendant la nouvelle salle que l'on bâtissait sur le boulevard Montmartre.

L'ouverture de cette salle eut lieu le 24 juin 1807, sous la direction de Brunet. En 1809, Potier vint compléter la troupe qui attirait toujours la foule, et qui, plus tard, ouvrit ses rangs à Lepeintre aîné, Odry, Vernet, Legrand, Arnal, M^{mes} Pauline, Jenny Vertpré, Aldégonde, Cuisot, etc.

Vers les dernières années de la Restauration, le théâtre des Variétés commençait à décliner, lorsqu'en 1829 M. Armand Dartois se chargea de la succession de Brunet. Les choses étaient bien changées; la plupart des meilleurs auteurs qui avaient fait la fortune de l'entreprise avaient pris leur retraite. M. Dartois appela à son aide Frédéric Lemaître avec le drame moderne, mais cette malheureuse tentative n'eut aucun succès.

M. Dartois s'étant retiré en 1836, la direction eut tour à tour pour maîtres : MM. Bayard, Dumanoir, Jouslin de la Salle, et devint, en 1843, le partage de M. Nestor Roqueplan, qui, grâce au double engagement de Bouffé et de M^{lle} Déjazet, a ramené au boulevard Montmartre les beaux jours de l'ancien théâtre Montansier.

GYMNASE-DRAMATIQUE.

Ce théâtre a été construit en 1819, sur l'emplacement de l'ancien cimetière Bonne-Nouvelle, et son ouverture a eu lieu le 23 décembre 1820.

Le directeur privilégié était M. de la Roserie, qui avait pour administrateurs MM. Poirson et Cerfbeer, et pour régisseurs MM. Dormeuil et Lachabeaussière.

Aux termes de son privilège, le Gymnase ne devait être qu'une sorte de succursale du Théâtre-Français et de l'Opéra-Comique. Les jeunes gens du Conservatoire devaient s'y exercer avant de paraître sur nos grands théâtres. En conséquence, on lui avait conféré le droit de jouer toutes les anciennes pièces de la scène française et du théâtre Feydeau, à la seule condition de les réduire en un acte.

M. Poirson, substitué aux droits de M. de la Roserie, parut d'abord disposé à se renfermer dans les limites de ce privilège; mais à force de persévérance et d'adresse, il par-

vint à se débarrasser complètement des entraves qui lui étaient imposées, et le vaudeville prit sur la scène du Gymnase un droit de bourgeoisie à peu près exclusif.

M. Scribe lui prêta l'appui de son talent, et il eut pour interprètes Perlet, Gontier, Bernard-Léon, la petite Léontine Fay, etc.

La duchesse de Berry se déclara bientôt la protectrice du Gymnase, qui prit, le 8 septembre 1824, le titre de Théâtre de Madame, et qui vit son succès grandir chaque jour, grâce aux talents réunis de Ferville, Legrand, Paul, Numa, Allan, Klein, etc., et de M^{mes} Déjazet, Jenny Vertpré, Théodore, Julienne, Grevedon, etc.

En juillet 1830, le Gymnase dut reprendre son ancien nom, qu'il a conservé depuis.

Malgré les efforts de MM. Scribe, Mélesville, Bayard, etc., la prospérité du Gymnase commençait à chanceler, lorsque M. Poirson eut l'heureuse idée d'engager Bouffé, qui, à chacun de ses grands succès de *Michel Perrin*, de *la Fille de l'Avare* et du *Gamin de Paris*, mit cent mille écus dans la caisse du théâtre.

Aujourd'hui le Gymnase est privé du talent de Bouffé; mais sa troupe est toujours excellente, et M^{lle} Rose Chéri y brille au premier rang.

Le 18 juin 1844, M. Poirson a cédé à M. Montigny les rênes de la direction.

PALAIS-ROYAL.

Depuis l'émigration de la troupe des Variétés, le théâtre Montansier était devenu un café-spectacle, bien moins célèbre dans les fastes du théâtre que dans les annales de la politique. En 1830, MM. Dormeuil et Charles Poirson obtinrent un privilège pour le théâtre du Palais-Royal, qui, sans de trop grands efforts, ouvrit ses portes le 6 juin 1831. La salle avait subi quelques transformations, d'après les plans de l'architecte de Guerchy.

Depuis quinze ans la direction est restée debout, et le succès lui a été fidèle.

Ouvert le 6 juin 1831, ce théâtre a joué 421 pièces de 154 auteurs.

THÉÂTRES.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Caquet du Couvent*.

Une petite novice, à laquelle sainte Séraphine a prêté son joli nom au jour du baptême, a entendu dire par une absurde sœur tourière que toute jeune fille qui a eu le malheur d'être vue, au milieu du sommeil, par un jeune homme, est perdue, déshonorée, vouée à tous les feux d'enfer.

Et vite, et vite, Séraphine d'aller répéter le caquet à ses candides compagnes.

Or, voici que don Pacheco, moineau dont le manteau couvre en ce moment de son ombre tutélaire les orties les plus fraîches, arrive au milieu des tendres colombes assemblées chez la marquise de **, à l'occasion du mariage de sa sœur Isabelle, leur camarade hier, et demain la femme de Ferdinand.

Don Pacheco n'est pas un vautour; il est, au contraire, mille et mille fois plus naïf que les colombes que sa présence effraye. Eh bien! le caquet que vous savez en fait un foudre de séduction.

Le hasard le conduit devant Isabelle endormie dans le jardin; l'amour le guide vers Séraphine, dont un dortoir indiscret n'a pas su protéger le sommeil; par la même occasion, il est témoin de la manière particulière dont chacune des novices s'abandonne entre les bras de Morphée, et aussitôt Isabelle, Séraphine, et je ne sais combien de petites filles, s'acharnent après ce pauvre Pacheco, lui demandant de raccommode leur honneur à l'aide du lien matrimonial.

Quand tout est expliqué, Pacheco épouse Séraphine, à laquelle il ne raccommode rien du tout.

Cet ingénieux petit poème, de MM. de Plannard et Leuven, a été mis en musique par M. Henri Potier avec beaucoup d'habileté et de finesse. — On se rappelle encore le joli opéra de *Mademoiselle de Méranges*, que M. Potier fit représenter il y a quelques années, et cette nouvelle partition dépasse son aînée pour l'abondance, le charme, la distinction de la mélodie. M^{me} Potier a chanté son rôle avec une grâce exquise; elle l'a joué en comédienne accomplie, et elle a été pour beaucoup dans le succès de l'ouvrage.

— *Le Pâtre*, de M. Clapisson, se répète

activement à l'Opéra-Comique. Les principaux rôles seront, dit-on, remplis par Roger, Hermann-Léon et M^{lle} Delille.

Un léger enrouement, qui n'avait pas empêché Bettini d'obtenir, lundi, dans les trois premiers actes de la *Lucie*, un des succès les plus éclatants qu'on pût espérer, l'a visiblement gêné dans le dernier morceau. Tout porte à croire que, bientôt rétabli, Bettini saura confirmer, en le complétant, le beau succès qu'il a obtenu à sa première apparition. — Il faut croire que les chaleurs fortes et continues de cet été opèrent des miracles sur l'organisme vocal de Duprez. A voir les triomphes éclatants qu'il a obtenus depuis ces derniers mois, il semble que Duprez soit encore à Naples, au temps de ses plus beaux jours. Aussi ne se passe-t-il pas de soirée qu'il ne soit rappelé au moins deux fois. — M^{lle} Carlotta Grisi, qui est de retour à Paris depuis hier, fera sa rentrée à l'Opéra, lundi ou mercredi de la semaine prochaine, soit dans *le Diable à quatre*, soit dans *Paquita*. La charmante danseuse, au lieu de cinq représentations qu'elle avait promises à Dublin, en a donné neuf. A la dernière, elle a improvisé, sous le titre de *la Rose animée*, un divertissement qui a été fort applaudi. — L'opéra de Rossini doit être mis à la scène dans le courant du mois de novembre.

La réouverture de l'Odéon aura lieu le 1^{er} ou le 15 septembre.

Le Cirque-Olympique du boulevard du Temple se tient prêt à reparaitre aux regards de ses immenses amateurs. On y répète l'ouvrage de rentrée, qui a pour titre *la Révolution française*. Il est en quinze tableaux, tous plus saisissants les uns que les autres. Il commence à 1789 et finit avant l'apparition du grand prodige. Ce qu'on a dit d'une autre pièce intitulée *la Henriade* n'est pas tout à fait exact. Le Cirque donnera, mais après celui que nous venons de dire, un grand drame, sous le nom de *Henri IV*, et dont la dimension sera aussi de quinze tableaux. On espère un succès de continuation.

M^{lle} Déjazet a terminé ses représentations à Caen, dimanche dernier, par *Indiana*,

la Comtesse du Tonneau et *Un Scandale*. — Ligier est arrivé à Angers, où la foule sera appelée à l'applaudir dans les meilleurs rôles de son répertoire. — Ravel obtient, en ce moment, à Nantes un succès de fou rire. — Le baryton de l'Opéra, Barroilhet, vient de faire courir tout Bordeaux à une représentation de *Charles VI* qu'il a donnée dans cette ville. — M^{lle} Georges révolutionne la Normandie. Il y a quelques jours, elle était dans le département du Calvados, où chaque ville l'arrêtait au passage pour lui demander des représentations et pour l'applaudir.

CONCERT DE M^{me} DE DIETZ ET M^{lle} BOCHKOLTZ.

On nous écrit de Trèves, 1^{er} août :

M^{me} de Dietz a ouvert le concert par un trio de Mendelsohn, pour piano, violon et violoncelle. Cette dame a exécuté ce morceau savant en maître inspiré. Pour second morceau, elle a joué une fantaisie, où elle eut occasion de faire admirer avec quelle assurance elle surmonte les plus grandes difficultés. Parmi toutes les qualités qui distinguent cette artiste, nous avons surtout admiré la légèreté de son toucher, qui sait tirer de l'instrument des sons dont la suavité rivalise avec les plus belles voix.

Si nous osions nous permettre de porter un jugement général sur le talent de M^{me} de Dietz, nous dirions que nous sommes persuadés qu'elle ne doit la perfection de son jeu qu'à la réunion des autres sciences et arts dont elle s'est occupée avec succès. Dans son talent on découvre plus d'esprit que de mécanisme.

M^{lle} Bochkoltz, notre aimable compatriote, chanta plusieurs grands vers, d'abord *la Sicilienne* de Pergolèse. Elle développa dans ce morceau mélancolique l'étendue extraordinaire et la flexibilité de sa voix admirable. L'enthousiasme qu'elle excita par ses pures intonations était général. L'air de Mercadante fut dit à la perfection. Elle y dévoila tout le charme de l'école italienne avec une facilité de vocalise inouïe et une vibration que les gens du Midi seuls possèdent. Elle nous a dit encore deux romances de sa composition où elle s'est fait connaître comme excellent compositeur.

Les amateurs de Trèves ont chanté un chœur de Zoellner avec un ensemble remar-

quable; et l'ouverture de *Don Juan* fut exécutée de manière à faire honneur à l'orchestre d'une grande ville.

UNE LETTRE INÉDITE DE M^{me} LAFFARGE.

A M. Achille KUBNHOLTZ, rédacteur en chef du journal *le Babillard*.

Prison centrale de Montpellier, jeudi, minuit.
Octobre 1843.

« Notre ami a disposé de ma volonté, je l'en remercie, et je voudrais, Monsieur, ne pas avoir oublié de sourire pour m'enrôler dignement dans les rangs de la petite armée que vous conduisez avec tant d'esprit et de vaillance à la poursuite des ridicules, des prétentions et des vices dont s'est affublée notre vieille humanité.

» Peut-être en m'appelant sous votre bannière me croyez-vous une femme forte, une femme d'esprit, voire même une femme savante, un bas-bleu !... Hélas ! Monsieur, avant de répondre à votre gracieux appel, il faut vous avouer que je suis seulement une faible femme, dont la cellule est bien étroite, les larmes bien amères, dont les jours se passent tantôt à souffrir de cette cruelle maladie que l'on nomme... désespoir ; tantôt à souffrir plus encore d'une étincelle de vie qui me rend odieuse la tombe où je suis condamnée à perpétuité, à une perpétuité d'angoisse et de douleur !

» Si de ma pensée et de mon mépris je repousse ce monde qui m'a injustement sacrifiée... je ne puis détester la vie qui fait battre le cœur de ceux que j'aime ; je ne sais m'arracher à mes rêves et à mes larmes que pour rêver et pleurer auprès de mes amis ; et sans doute je n'aurais pas trouvé une heure d'oubli pour causer avec votre spirituel petit *Babillard* si je n'étais arrachée à ma tristesse par un motif tout-puissant, celui d'être agréable à un ancien (me permettez-vous d'ajouter à un nouvel ?) ami ; à ce titre, Monsieur, disposez de moi ; j'aurai toujours une goutte d'encre et une mauvaise plume pour *babiller* tout bas ..

» J'ai un gélier sur le modèle des plus mythologiques Argus ; d'abord il a peur pour sa position, grand mot qui explique tout ; puis je le soupçonne fort d'être atteint de la manie d'inventer des projets d'évasion, des fausses clefs, etc., etc., etc. Pour faire ensuite acte de zèle, pour gagner en les découvrant un ruban rouge... le même que mon pauvre père avait acheté de son sang !... Mais pourquoi m'indigner ? c'est l'honneur qui baptise la croix, et non la croix qui honore : ces peu de mots vous disent que j'ai une position à conserver, une croix à obtenir, c'est beaucoup.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

core quelques mots. Lorsque vous aurez besoin d'un article, veuillez m'indiquer en peu de paroles le sens et le sujet. Si ce sont des critiques littéraires, m'envoyer les livres ; si (ce qui me semblerait large pour la critique) c'était une revue de la presse et chronique parisienne, m'envoyer l'avant-veille plusieurs journaux de la semaine, de diverses nuances... Je suis morte au monde, et aucun de ses échos n'arrive jusqu'à moi.

» La critique m'est facile, c'est un défaut et une nécessité de ma position... Ils m'ont tant fait souffrir ! Mais j'espère, Monsieur, que vous jugez assez favorablement mon caractère pour comprendre que jamais je ne poursuivrai le vice et le ridicule en m'attaquant à des individualités.

» Pour juger l'homme il faut plus que la raison et le jugement d'une femme ; pour peser la valeur de ceux qui nous gouvernent et qui nous jugent, mes souvenirs et mon martyre pourraient trop souvent, hélas ! faire oublier la loi si belle du pardon chrétien ; mais de toutes mes forces, de toute ma conscience, sans peur, sans relâche, ma voix saura toujours s'élever pour dire à la société ce qu'elle est, ce qu'elle vaut ! Lorsqu'elle ne sera pas assez puissante pour faire vibrer l'indignation contre les vices, elle l'attaquera dans ses ridicules, elle s'armera contre elle de sourires ; le mépris suit de bien près la dérision. Je serai sans pitié pour l'ambitieux qui abdique ce qu'il est pour paraître ce qu'il ne sera jamais ; pour l'hypocrite qui se renie sans cesse, cet homme dont les actions sont les mensonges de ses pensées. J'aurai toujours un peu d'encre contre les femmes vouées ostensiblement au culte de la vertu, contre celles qui vont faire la charité au bal des pauvres, contre les coquettes qui crient au feu ! avant l'incendie, contre leurs sœurs qui se parent de leurs victimes en tout bien, tout honneur.